

P. Mazarine Pingéot

« Tous nos voyages étaient tournés vers la quête du sacré. Ils avaient un sens. »

Propos recueillis par Frédéric Lenoir
et Djénane Kareh Tager

Vous aviez six ans quand votre père, François Mitterrand, est devenu président de la République. Il a tenu votre existence cachée, mais a été très présent dans votre vie. Lui, ou votre mère, vous ont-ils transmis une éducation religieuse ?

Mes parents étaient issus de la même tradition religieuse, des familles catholiques de province, plus bourgeoise du côté de ma mère. Tous deux avaient fréquenté des écoles catholiques, et ils m'ont transmis les valeurs du catholicisme. J'ai été baptisée, puis j'ai été au catéchisme, surtout pour connaître la culture dans laquelle je suis née. Spirituellement, ils m'ont laissée libre. J'ai tout arrêté après ma première communion, parce que je ne croyais pas en Dieu.

Et depuis, avez-vous eu la foi ?

Je ne sais pas si j'ai jamais vraiment cru en Dieu. Je suis inscrite dans une tradition, je suis passionnée par les sujets religieux, mais il ne s'agit pas d'un acte de foi. Je me rappelle avoir traversé adolescente une période plutôt mystique que religieuse, avec une aspiration à la pureté

en tant qu'hygiène de vie plutôt que comme une croyance incarnée dans un dogme. A la manière de Gide... J'accompagnais ma mère à la messe : elle y allait souvent, mais ne communiait pas, parce qu'elle considérait vivre dans la transgression de ses principes religieux. En fait, nous séchions la première partie de la messe pour nous contenter des quinze dernières minutes. C'était un rituel tronqué.

Etiez-vous quand même sensible à ce rituel ?

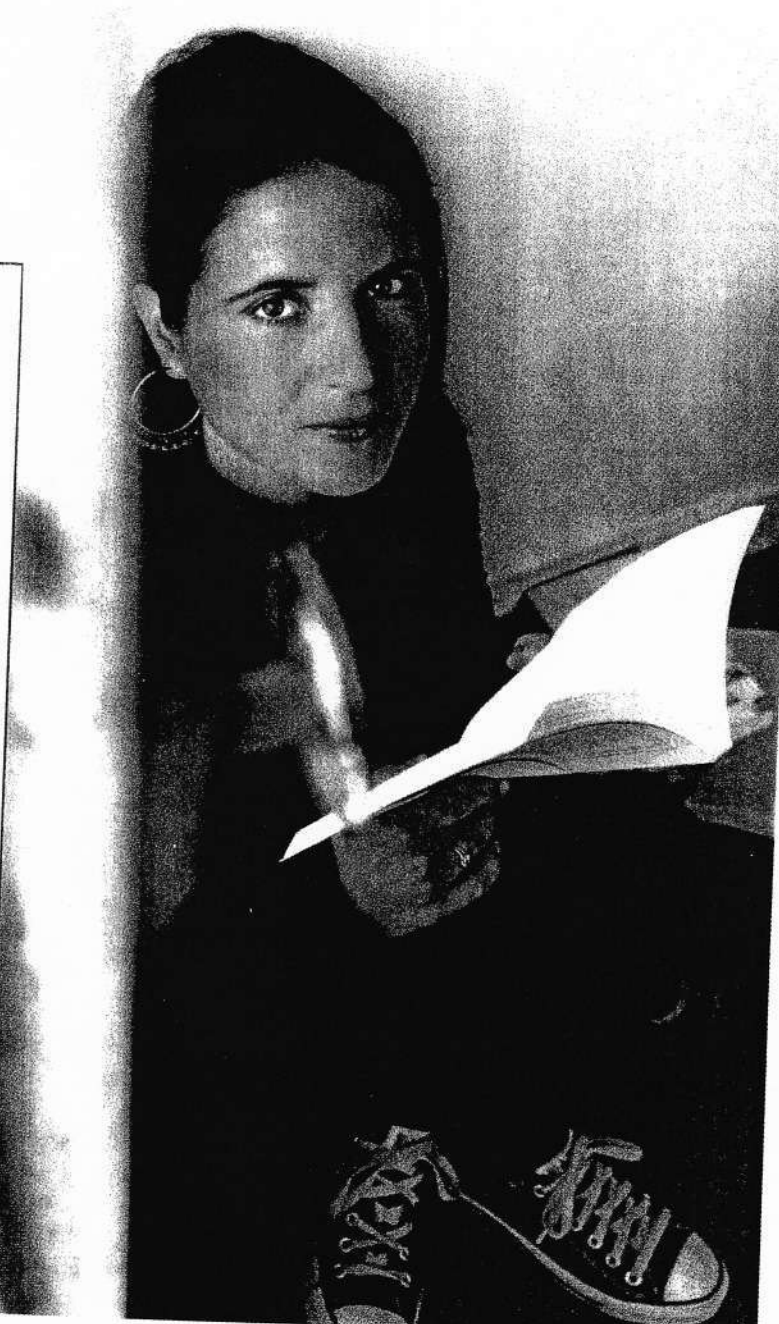
Non. La messe m'ennuyait, et je ne suis d'ailleurs à l'aise avec aucune célébration collective. En revanche, j'adore entrer dans une église, y déambuler seule, sentir ce rapport très intime à une force ou à une mystique. Je me souviens d'un voyage en Espagne et au Portugal, avec mes cousins. Nous avions visité toutes les églises. Je me souviens de l'émotion que j'éprouvais dans chacune d'elle, de la plus majestueuse à la simple ruine, de cette force du sacré que je ressentais. Je suis sensible au sacré plutôt qu'au religieux.

Eprouvez-vous cette même émotion dans les lieux de culte d'autres traditions ?

J'ai beaucoup évolué dans les autres religions, en particulier l'islam, mais je suis d'abord imprégnée de catholicisme : les églises me sont plus proches que les mosquées ou les synagogues, c'est là que je me sens à ma place. D'autre part, on n'entre pas facilement dans une mosquée : en tant que femme occidentale, je m'y sens un peu comme un imposteur.

Quand vous parlez de sacré, qu'entendez-vous par ce mot ?

Il est difficilement définissable. C'est une sorte d'exaltation, de désir d'élévation que j'éprouve face à des esthétiques significatives : dans une église, dans la nature, en écoutant des musiques sacrées. Mais je ne vois pas, dans ce sentiment, la preuve de l'existence de Dieu. Je me retrouve dans Jung affirmant que le sacré est une dimension de l'humain, que nous possédons tous en nous. Une dimension que j'essaie d'entretenir, qui est plus ou moins présente en moi selon les moments de ma vie. Les dogmes essayent



Fille de François Mitterrand et de Anne Pingeot, elle est née le 18 décembre 1974, à Avignon, dans le Vaucluse.

Elle passe un baccalauréat littéraire en 1992. Après hypo et khâgne au lycée Henri IV, elle intègre en septembre 1994 l'Ecole normale supérieure, section lettres modernes. Elle obtient sa licence de philosophie, puis une maîtrise de philosophie sur l'unité dans la critique de la raison pure. Elle est agrégée de philosophie en 1997. Pour son DEA, elle rédige une thèse sur Spinoza et Freud.

De 2000 à 2003, elle enseigne à l'université d'Aix-en-Provence.

Ses livres: *Premier roman* (Julliard, 1998) ; *Zeyn ou la reconquête* (Julliard, 2000) ; *Ils m'ont dit qui j'étais* (Julliard, 2003) ; *Bouche cousue* (Julliard, 2005).

E. ROBERT / CORBIS

d'exprimer cette dimension, mais ils ne la reflètent pas pleinement.

Vous arrive-t-il de vous interroger sur la personne du Christ ?

J'ai même essayé de travailler sur la figure christique durant mes études de philosophie ! Je voulais en faire mon sujet de maîtrise, il fut moyennement accepté par l'institution universitaire, j'y ai alors renoncé. Philosophiquement,

cette figure de pensée est géniale ! Je l'ai redécouverte en lisant les évangiles, j'ai été subjuguée par ce singulier qui débouche sur l'universel, cet universel qui se singularise en s'incarnant. Le Christ a entrepris une réflexion sur le cœur de l'homme, et quand il demande de s'aimer soi-même pour pouvoir aimer l'autre, il a tout compris aux relations humaines : n'est-ce pas la condition de possibilité de l'amour ?

Parce que vous lisez les évangiles ?

Je les ai lus pour la première fois à vingt ans, et j'ai été éblouie par leur beauté philosophique et humaine : ils n'ont pas éveillé la foi, ne m'ont pas poussée à prier, je les ai appréhendés comme je le ferais d'un texte de Platon ; je ne suis pas rationaliste au point de décréter que philosophie et mystique sont incompatibles... Ma perception du Christ et du christianisme a longtemps été marquée par des

grand entretien

Mazarine Pinget

figures du religieux que je déteste : par exemple certains membres de ma famille maternelle, de la génération de ma grand-mère, grenouilles de bénitier qui passent leur vie dans les églises, sont mariés avec le Christ, sont complètement sclérosés par le dogme. Ceci avait nourri en moi une répulsion. La découverte du texte, elle, m'a éblouie : par la pureté du style, par la simplicité des phrases, par la beauté du message d'amour, par cette philosophie qui rejoint le b-a ba de la psychanalyse. Il y a dans les évangiles une incroyable compréhension de l'intime, des relations interpersonnelles, des valeurs qui s'incarnent en l'homme. Lorsqu'on les lit, on s'aperçoit qu'ils sont incroyablement modernes !

Vous avez parlé de votre famille maternelle. Qu'en est-il de celle de votre père ?

Mes grands parents paternels, que je n'ai pas connus, étaient de la droite catholique, mais d'un catholicisme humaniste qui a certainement influé sur l'ouverture de mon père vers la gauche.

Vous êtes maman pour la première fois. Votre fils sera-t-il baptisé, comme vous l'avez été vous-même ?

Non. Son père, qui est musulman non religieux, n'avait pas d'objection, mais je vais préférer un baptême républicain. Par contre, mon fils sera peut-être circoncis : il s'agit, à mon sens, d'un acte d'identité culturelle signifiant son lien à son autre culture, marocaine, qui lui permet d'être semblable à son père, et de devenir un jour musulman s'il le veut. Mon fils aura une double éducation, catholique et musulmane. Il connaîtra ses deux racines, ensuite le choix lui appartiendra. Nous estimons, son père et moi, que cette double transmission est un devoir. J'ai moi-même appris l'arabe aux Langues O' – je le parle à peine, je le lis un peu mieux –, et les cours sur le Coran me passionnaient : pourquoi ne pas transmettre cela à mon fils ? Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas une rationaliste forcenée militant pour une réduction

de toutes les dimensions de la vie au mécanisme absolu.

D'où vous vient votre fascination pour l'islam et le monde arabe ?

C'est vrai, j'ai une attirance pour ce monde dans lequel j'ai beaucoup voyagé. J'en ignore les raisons, mais je peux essayer de les imaginer. J'étais adolescente quand le père de ma meilleure amie, qui travaillait dans les pays arabes, nous faisait rêver de cet univers. J'ai vécu avec deux Marocain – dont mon compagnon actuel. Hasard ? Je ne crois pas au hasard. Alors, pourquoi ? En faisant de la psychanalyse de bas étage, on dirait que j'ai été chercher l'Autre, parce que la figure paternelle remplissait déjà l'espace français. Il est vrai que la question de l'altérité, de l'Autre, de l'étranger, m'intéresse : c'est d'ailleurs le sujet de la thèse sur laquelle je suis supposée travailler. Au fond, mon père m'a surtout appris, sans que je m'en aperçoive, l'absence totale de préjugés. Au point que je me suis

passionné par tout ce qui concerne les religions, la mystique, il était carrément obsédé par les questions de la mort et de l'après-vie. Il en parlait beaucoup, sa table de chevet débordait de livres sur ces sujets, je crois qu'il menait une vraie quête. Il n'aimait pas que l'on se moque de la religion : c'était trop important pour lui. Je me souviens des petits pèlerinages que j'effectuais régulièrement avec lui, en hiver, au Sinaï : nous allions sur le mont Sinaï et au monastère de Sainte-Catherine, nous discutons avec les moines orthodoxes. Tous nos voyages, que ce soit en Egypte ou en Andalousie, étaient tournés vers la quête du sacré, ils avaient un sens.

Vous discutiez ensemble de mystique et de religion ?

Mon père en parlait très souvent, le questionnement revenait dans ses discussions, mais ce n'était pas vraiment des sujets que nous abordions ensemble. Nous parlions de romans plutôt que de

« Il faut revendiquer son appartenance, mais pour en faire le noyau de l'universalité la base du cheminement vers l'autre. »

rendue compte très tard que mon premier petit ami, qui portait pourtant un nom arabe, était Marocain ! C'est un point qui ne m'avait pas sauté aux yeux. La rencontre vient d'abord ; la différence n'arrive qu'après. Mon père incarnait totalement l'absence de préjugés. Il avait une vraie curiosité pour l'Autre...

Vous alliez souvent en Egypte avec lui...

C'est vrai qu'il m'a transmis sa fascination pour l'Egypte. Mais il ne s'agissait pas de l'Egypte actuelle, de l'Egypte arabe : mon père était fasciné par l'immense civilisation de l'Egypte ancienne, par les pharaons, les pyramides, l'ésotérisme de cette culture. En fait, il était

vie après la vie. Vous savez, dans ce domaine, chacun se forge ses propres réponses. Il n'y a pas de réponses toutes faites qui se transmettent.

Lui-même croyait-il en la vie après la mort ?

Oui. Toutes ces questions concernant la religion, le dogme, l'appréciation scientifiques d'histoires bibliques, l'ésotérisme, le travaillaient beaucoup ; vers la fin, elles ont pris une très grande ampleur pour lui.

Avez-vous vu votre père prier ? Ressentez-vous son émotion ?

Il n'était pas très démonstratif, mais je l'ai vu prier, dans tous les lieux où nous

allions : le Sinaï, Louxor, les pyramides, même dans les petites églises romanes, celles qu'il préférerait. Il déambulait en silence, seul ou avec ma mère, et il nouait un lien immédiat et très fort avec tous les lieux mystiques, qu'il s'agisse d'une construction, d'une forêt ou de la mer. Il était habité par cette dimension. D'autre part, il aimait les rites, les rituels, les dates, les anniversaires, et surtout les symboles.

Etes-vous agacée quand on vient vous interviewer et que l'on vous interroge sur votre père ?

Non, c'est normal et je le comprends, mais je m'amuse quand on s' imagine que je détiens un quelconque secret. Mon père est un homme que j'admire, j'aime parler de lui, même s'il est souvent difficile de parler objectivement d'une personne dont on est très intime : je n'ai pas la distance suffisante pour cela. Nous étions très liés. Ceci dit, je n'ai pas le complexe des « enfants de », peut-être parce que j'ai vécue cachée jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, sans être officiellement identifiée comme sa fille. Je ne me sens pas annexée à son identité... mais je le suis sans doute dans le regard des autres.

Depuis la mort de votre père, êtes-vous retournée sur les lieux où vous aviez l'habitude de voyager ensemble ?

Je ne suis plus retournée en Haute Egypte ni au Sinaï : ce sont des lieux tellement symboliques qu'il me faudrait pour cela une occasion importante, qui ait un vrai sens. Il me semblerait étrange d'y retourner seule, sans apporter à ce voyage une signification, une mission.

Quelle mission ?

Retrouver une trace, comprendre une chose, la transmettre. Je pense que j'y amènerai mon fils.

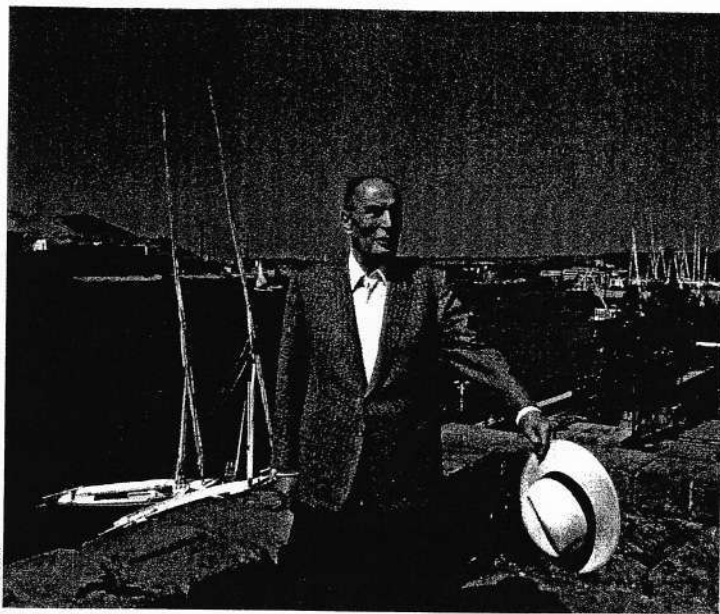
Aurez-vous, sur ces lieux, une communication privilégiée avec votre père ?

C'est possible. Je crois en la force des lieux...

Vous arrive-t-il de prier ?

Je ne sais pas ce que signifie prier. J'ai

François Mitterrand à Assouan en 1995. « Mon père nouait un lien immédiat et très fort avec tous les lieux mystiques. »



parfois ce réflexe de m'exclamer : « Merci mon Dieu » ; mais ce n'est pas une prière. Je ne crois pas qu'il n'y ait rien, mais je ne peux pas du tout croire en un Dieu unique, créateur et personnel, qui plus est un Dieu d'amour.

Qu'est-ce qui vous empêche de basculer dans la foi ?

La foi en quoi ? Il est difficile d'avoir de la foi sans objet. En fait, j'ai foi dans la morale, dans les valeurs universelles : dans la mesure où celles-ci n'ont pas de fondements, ne sont pas fondées en raison, je considère que mon attachement à elles est de l'ordre de la foi. Je n'ai pas foi en une transcendance, mais j'ai foi en chacun de nous. J'aurais envie de croire en l'existence d'un Dieu bon, en l'existence d'une raison pour toute chose, mais j'en suis incapable.

Vous n'êtes pas catholique, sinon par culture. Vous convertiriez-vous à l'islam si votre compagnon vous le demandait ?

C'est une question qui ne s'est jamais posée. Me convertir ? Je ne suis pas croyante, mais je suis catholique : c'est une part de moi-même que je ne peux pas renier. S'il le faut, je me convertirais pour des raisons administratives, mais je ne pourrais pas y mettre du sens. Toutes les

religions se valent du point de vue dogmatique, tous les dogmes peuvent conduire aux intégrismes, et les intégrismes me glacent. D'où mon ambivalence à cet égard.

Vous avez parlé de la double identité que vous souhaitez transmettre à votre fils. Que pensez-vous du réveil identitaire auquel on assiste aujourd'hui ?

Ce n'est pas l'identité que je condamne, mais l'idéologie communautaire qui m'horripile. Il faut revendiquer son identité, son appartenance, mais pour en faire le noyau de l'universalité, la base du cheminement vers l'autre et non celle de la fermeture sur soi : une identité revendiquée comme un repli n'est pas une vraie identité, assumée, réfléchie, c'est une méconnaissance de ce qui fait l'identité. La singularité permet d'aller vers l'universel ; or, le communautarisme est un dévoiement, à la fois de l'universel et du singulier. Pour en revenir à mon fils, nous ne voulons surtout pas, son père et moi, le priver de sa double identité, sinon, un jour, il risquerait de se replier sur celle qui lui a été volée et qu'il méconnaîtra. Il aura une vraie double culture, une vraie identité arabe et une vraie identité française, pour éviter justement un repli identitaire. ■